

En réponse à un article de J.D. Bengtson

MICHEL MORVAN*

Il m'est impossible de ne pas réagir à l'article de J.D. Bengtson paru récemment dans *Fontes*¹ au sujet de correspondances basco-caucasiennes englobées dans un plus vaste phylum Sino- ou Dene-Caucasien, car l'auteur, qui connaît malheureusement bien mal le basque, fait sans le vouloir beaucoup de tort à la cause des super-familles linguistiques qu'il défend (et à laquelle je ne suis pas *a priori* hostile), ce qui ne manquera pas de réjouir les tenants d'un conservatisme pur et dur en matière de comparatisme. J.D. BENGTON se donne hélas des verges pour se faire battre. C'est d'autant plus regrettable que je l'avais déjà mis en garde voici quelques années dans un précédent article².

Sans parler du fait qu'il me paraît encore trop tôt pour séparer nettement comme le font les tenants du Sino-Caucasien le caucasien du nord du caucasien du sud (ce dernier appartiendrait à une autre super-famille, celle du Nostratique, ce qui est déjà gênant lorsqu'on sait que le basque a surtout été comparé par mes prédécesseurs précisément au caucasien du sud ou kartvèle), les comparaisons présentées par l'auteur ne sont absolument pas convaincantes et reposent souvent sur de graves erreurs d'analyse des signifiants basques comme on va pouvoir le constater.

Prenons par exemple le cas de bsq. *begi* «oeil» traité en n.º 2 p. 8. L'auteur ignore que ce terme est un composé à analyser en **b-egi*, avec *b*-comme préfixe marqueur de classe fossilisé désignant les parties du corps et *egi*, radical qui comporte la racine. Le résultat de cette ignorance le fait aboutir à une reconstruction gratuite **berji* qui se trouve comparée avec le dargi *huli-çule*, le tsezian *hore*, le tsez *ozuri*, le bezhta *häre*, le hunzib *hare*, l'avar *ber*, etc. Ce

*ERS 142 du CNRS.

1. J.D. BENGTON, "Correspondences of Basque and Caucasian final vowels: -i/-e, -u/-o", *Fontes Linguae Vasconum*, n.º 71, Pamplona, 1996, pp. 7-15.

2. Cf. M. MORVAN, "Remarques au sujet des comparaisons macro-caucasiennes" de J.D. BENGTON, *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, n.º 87, 1992, pp. 357-365.

qui ne convaincra personne bien sûr étant donné l'erreur de départ qui a été commise. De plus, l'auteur reconstruit comme je l'ai signalé ci-dessus un prototype proto-basque **berji* avec comme seul argument l'existence d'une forme *berphuru* «sourcil» en souletin, comme si cette forme était archaïque et révélatrice de l'étymologie originelle. Il choisit ainsi au hasard des formes qui lui tombent sous les yeux dans les dictionnaires sans se poser la question de leur ancienneté réelle et de leur attestation dans les textes. Il est pourtant évident que *berphuru* n'est qu'une corruption tardive de *bephuru* qui est attesté en 1627 chez J. Etcheberri de Ciboure (*Manual devotioenezcoa*, Bordeaux, 1627, vol. I, p. 102), tandis que la forme vicieuse *berphuru* n'apparaît qu'au XIXe siècle!

Le terme *begi*, issu de **b-egi* est à rattacher tout d'abord, à l'intérieur même du basque, à *eki* «soleil», *egia* «vérité», *egun* «jour». Le rapport symbolique soleil=jour=oeil=vérité est bien connu et son évidence saute aux yeux. On le retrouve dans de nombreuses mythologies du monde entier. Ces termes (il faut noter le caractère extrêmement cohérent de cette remarquable série morpho-sémantique en basque) confirment à rebours la réalité de la base *egi* et non pas *begi* pour désigner «oeil». La forme complète *begi* dont le *b-*, encore une fois, n'appartient pas à la racine, devait signifier «son oeil». On trouve ce système à préfixe de classe valant pour un ancien possessif (dont le sens s'est totalement perdu) dans d'autres langues, comme par exemple en algonquin et aussi dans certaines langues caucasiennes. La racine est donc **egi* et peut-être même, en remontant encore plus loin dans le temps **eglek* avec alternance sonore/sourde. Les rapprochements établis par J.D. Bengtson sont donc impossibles. A l'heure actuelle la seule racine eurasiennne que l'on pourrait rapprocher avec quelque pertinence du proto-basque **eg-lek-* se trouve dans la langue kèt ou ostiak de l'Iénissèï (groupe paléo-sibérien iénisséïen) où *ek* signifie «jour».

Le plus étonnant, dans cette affaire, c'est que J.D. BENGTON utilise le préfixe de classe au n.º 3 p. 8 lorsqu'il traite de *belarri* «oreille», l'analysant en **be-larri*, ce qui ne laisse pas de surprendre³. L'auteur ne semble pas se rendre compte qu'il utilise inconsciemment ce qui l'arrange selon le cas pour sa démonstration. On se demande bien pourquoi ce qui est valable pour *belarri* ne l'est pas pour *begi*? Pour ce dernier terme, comme on l'a vu, il ne tient aucun compte du dit préfixe de classe *b-*, ce qui, évidemment, ruine complètement sa comparaison. D'autre part il argumente en faveur de *belarri* comme forme première, la forme *beharri* étant considérée selon lui comme secondaire et influencée par *beha-* «être attentif, écouter, percevoir». On voit qu'on peut tout à fait inverser cette argumentation: *beharri* «oreille» peut justement être un dérivé de *beha-*, tandis que *belarri* serait une forme secondaire influencée par exemple par *belar* «front». L'argument de l'auteur n'est donc pas décisif en l'occurrence, les deux formes étant attestées à partir de la même époque dans les textes (XVIIe siècle).

Prenons un autre exemple bien douteux en revenant au n.º 1 où l'auteur traite de *mih* «langue». Il refuse la dérivation *mih* < *bini* proposée par L. Michelena⁴ et aligne le type de formation de *mih* sur celui de *behi* «vache» trai-

3. Cf. note 10, p. 8 de l'article cité: «the reconstruction **be-larri* is based on the postulated fossilized class/gender prefix *be-/bi-*» (sic).

4. Cf. L. MICHELENA, *FHV*, p. 412.

té en n.º 5, p. 9. Là encore, l'auteur ne sait pas que la forme *bin* est attestée dans le terme *ozpin* «foudre, éclair» (avec sourde régulière après sifflante) qui est un composé de *oz/ortz* «ciel/tonnerre» et de *bin* «langue», la foudre ou l'éclair étant comparé à une langue de feu du ciel. La forme reconstruite de L. Michelena est donc parfaitement acceptable.

Quant à *behi* «vache» (n.º 5, p. 9), la comparaison avec les formes caucasiennes avar *bōc'i* «cattle», andi *buč' i-r*, botlikh *buč' i*, godoberi *purč' i*, ne convaincra pas non plus les comparatistes, ne serait-ce qu'en raison du vocalisme d'arrière des ces dernières formes (*o*, *u*), là où le basque a *e*. D'autre part *behi* n'est pas séparable de *bsq. behor* «jument» construit sur la même racine **beh-*. Il n'est donc pas assuré que cette racine signifie «bétail», elle pourrait aussi avoir le sens de «animal femelle». Il existe certes une var. souletine *bohor* pour «jument», mais elle semble postérieure avec un premier *o* analogique (dû à l'influence) du second. La forme *behor* est attestée dès 1100 (*beortegui*, cf. J. Arzamendi, *Términos vascos en documentos medievales*, p. 167), tandis que *bohor* n'apparaît qu'au XIXe siècle.

Au n.º 6, p. 9 la forme dialectale biscayenne *azegari* «renard» est prise comme forme la plus ancienne et comparée à l'akvakh *sari*, au tindi, botlikh et godoberri *sari*, au karata *sare*, d'un prototype **cEHwōlě*. L'auteur prétend à nouveau que la dérivation à partir d'*Acenari* (L. Michelena⁵) est fautive. Il ajoute notamment: «there is no evidence for -n-, since Zuberoan *axeri* “fox” has no nasal vowel. A stem variant, *azel-*, is evidence that -l- is original. On the other hand, the Caucasian parallel is semantically exact, and phonetically plausible».

L'auteur ne tient absolument pas compte de la forme intermédiaire bien attestée *azeari* qui révèle pourtant la chute du -n- intervocalique qu'il veut ignorer. L'évolution *azenari* > *azeari* > *azeri* est, quoi qu'il en dise, parfaitement établie. On peut en juger grâce à des formes telles que *Aceari Monaco* attestée en 1068 dans le *Becerro Antiquo de Leyré*. Quant à la forme biscayenne *azegari* sur laquelle se fonde l'auteur, elle alterne en réalité avec *azebari* dont elle n'est qu'une variante secondaire, le *b* étant un phonème de remplissage ou de commodité articulatoire (épenthèse ou antihiatu) tout à fait courant en position intervocalique: *azeari* > *azebari/azegari*. La forme secondaire *azegari* n'est attestée qu'à partir du XVIIe siècle chez Micoleta (1653) alors que la forme *azenari* est attestée dès le Xe siècle (*Acenari Fortuniones en Uhart*, 972)⁷ et *azeari* dès 1068 comme indiqué ci-dessus. Cela fait déjà la deuxième fois (voir *begi/bephuru* plus haut) que l'auteur prend une forme tardive ou une variante secondaire pour une forme primitive.

Les autres comparaisons ne valent guère mieux. Qui peut croire un seul instant à (*h*)*egi* «sommets, crête, bord» rapproché de l'avar *çorqí* ou du dargi *urqi* avec une mystérieuse et soudaine disparition de la vibrante (n.º 9, p. 9)? Ou encore à *erdi* «moitié, milieu» rapproché de l'akhvakh ou du karata *b-at'i* (s), *lak -ač'i* «id», d'un prototype **-et'i*, avec une mystérieuse et soudaine ap-

5. MICHELENA, *op. cit.*, p. 119.

6. Cf. R. CIERBIDE, «Leyre: Onomástica del Becerro Antiquo. Consideraciones», *FLV*, n.º 71, 1996, p. 127.

7. Cf. J. ARZAMENDI, *Términos vascos en documentos medievales de los siglos XI-XIV*, Bilbao, 1985, p. 143.

parition cette fois d'une vibrante dans le terme basque (n.º 10, p. 9)? Au n.º 19 le terme *beso* «bras» est comparé au caucasien *bico*, *bicu*, *mecu* d'un prototype *b₁mC'wV. Le problème est ici le même que pour *begi*. Si l'on veut être cohérent, il faut considérer que *beso* «bras» est lui-aussi un composé à analyser *b-* (préfixe de classe des noms de parties du corps) et *eso*. Peut-être avons-nous ici une racine **es* que l'on retrouverait dans *esku* «main» par exemple (?) Le terme basque *esku* désignant essentiellement la main droite, la main noble, il serait intéressant d'engager une analyse plus poussée et une comparaison avec le hongrois *eskü* «serment» pour voir si ces deux termes peuvent être ramenés à un étymon commun.

Totalement inacceptable également la comparaison du n.º 20 *ukondo* «coude» avec le caucasien *q'HwontV. Selon l'auteur, on aurait ici un autre préfixe de classe *u-* suivi de *kondo* (sic). L'auteur ne tient absolument pas compte du terme *ukabil* «poing» qui prouve que l'analyse du composé est *uka-bil* avec *bil* «forme, ronde, boule (comme le poing)» comme second élément. Par conséquent il faut analyser *ukondo* comme *uk-ondo* (le *a* de *uka* est tombé pour éviter le hiatus *ukaondo*). Il y a donc bien, contrairement à ce que pense l'auteur, une racine **uk-/luka* suivie de *ondo* et non pas de *kondo*. Le basque (*h*)*ondo* est tout simplement un emprunt bien connu au roman, du latin *fundum*, (esp. *hondo* «profond») dont le sens est «fond, souche, racine, tronc, côté». La partie du corps située entre le coude et le poing est l'avant-bras. C'est probablement le sens de *uk(a)-*. Pour apporter la preuve décisive que l'analyse correcte est bien *uk-ondo*, il suffit de comparer ce composé à un autre composé du même type où *ondo* apparaît comme second élément, par exemple dans *eskondo* «poignet de chemise, poignet»⁸, de *esku* «main» et *ondo* «à la base, près de»:

esk-ondo «poignet»

uk-ondo «coude».

J.D. Bengtson, sans le vouloir sans doute, fait le jeu des ultra-conservateurs qui n'attendent que ces erreurs pour nier toute valeur au comparatisme «large», et dans le cas du basque, pour nier purement et simplement toute parenté à cette langue. C'est dommage. Avec davantage de discernement il est possible d'intégrer le basque dans un contexte eurasiatique pré-indoeuropéen. L'euskara est en réalité formé de plusieurs substrats, deux ou trois au moins, en tout cas d'un substrat méditerranéen très ancien qui s'étendait vers l'est aux Alpes, aux Balkans et semble même avoir pénétré jusqu'en Inde pré-indoeuropéenne (dravidienne) et d'un substrat eurasiatique de type touranien avec des extensions sur l'Asie Centrale et la Sibérie, ce dernier substrat ayant été plus spécialement étudié dans la thèse de doctorat que j'ai soutenue en 1992 à l'Université de Bordeaux⁹ et qui va être très prochainement publiée.

Je regrette que J.D. Bengtson continue de se fourvoyer ainsi, car tout n'est pas négatif dans la théorie des phyla. Mais il ne suffit pas de présenter des correspondances phonétiques en apparence rigoureuses (obsession fréquente des comparatistes) pour avoir raison. A force de vouloir à tout prix faire «scientifique» ou «sérieux» en imitant la méthode éprouvée des indoeu-

8. Cf. M. DE LARRAMENDI, *Diccionario Trilingüe...*, San Sebastián, 1745.

9. M. MORVAN, *Les origines linguistiques du basque: l'ouralo-altaïque, thèse*, Bordeaux, 1992. A paraître en 1996 aux Presses Universitaires de Bordeaux sous le titre *Les origines linguistiques du basque*.

ropéanistes, certains chercheurs en arrivent à des constructions ou des échafaudages totalement artificiels, à des édifices dont seul l'aspect extérieur paraît rigoureux et solide, le fond restant très fragile et s'écroulant comme un château de cartes à la première occasion. Cette prise de position de ma part ne signifie nullement qu'il n'existe aucune relation entre le basque et les langues caucasiennes. Mais si des relations existent, il convient de le démontrer autrement que ne le fait J.D. Bengtson qui n'aura convaincu hélas aucun bascologue.

LABURPENA

Euskera super-familieta (phyla) taulari dagozkion bestelako hizkuntzekin - Nostratikoa, edo Sino edo Dene Kaukasiarra-erlazionatzeko saioak egiten dituzte konparatzaile batzuek. J.D. Bengtson horietako bat da. Ondorio batzuk egiazkoak izan daitezke, baina konparatismo horretan dihardutenek oso euskera gutxi dakite. Era horretan, arrazoia ematen diete euskeraren eta munduko beste hizkuntzen arteko lotura ukatzen dutenei. Bigarren mailako egiturak erabiltzen dituzte edo zentzugabeko hitz analisiak egiten dituzte: *u-kondo* bereiztea, *uk-ondo* ordez (cp. *esk-ondo*)

RESUMEN

Algunos comparatistas intentan relacionar el vasco con otras lenguas en el cuadro de super-familias (phyla) como el Nostratic o el Sino-Dene-Caucasian. J.D. Bengtson es uno de ellos. Hay probablemente un poco de verdad en este tipo de comparatismo. Pero los lingüistas que tratan de él conocen muy mal el vasco. Así ofrecen argumentos a los que niegan todo vínculo entre el vasco y otras lenguas del mundo. Utilizan formas secundarias o descuartizamientos disparatados de palabras como *u-kondo* en lugar de *uk-ondo* (cp. *esk-ondo*).

RÉSUMÉ

Un certain nombre de comparatistes tentent de relier le basque à d'autres langues dans le cadre de grandes super-familles (phyla) comme le Nostratique ou le Sino- ou Dene-Caucasien. J.D. Bengtson est l'un d'entre-eux. Il y a probablement du vrai dans ce type de comparatisme, mais les linguistes qui s'en occupent connaissent très mal le basque. Ce faisant, ils donnent des arguments à ceux qui refusent tout lien entre le basque et d'autres langues dans le monde. Ils utilisent des formes secondaires ou font des analyses de mots absurdes comme *u-kondo* au lieu de *uk-ondo* (cp. *esk-ondo*).

ABSTRACT

Some long-range comparatists are trying to relate basque with other languages in big super-families (phyla) as Nostratic or Sino- or Dene-Caucasian. J.D. Bengtson is one of them. There is probably some truth in the above mentioned type of comparatism. But the linguists who deal with it are knowing basque very bad. Thus, they give arguments to those who deny any link between basque and other languages in the world. They use secondary forms or make absurd analysis of words as *u-kondo* «elbow» instead of *uk-ondo* (cp. *esk-ondo*).